

L'ÉMIGRATION EN AMÉRIQUE DANS LES CANTONS DE VIC ET DE CHATEAU-SALINS APRÈS 1830

En Lorraine, ce n'est qu'à la fin des années 1820 que l'émigration vers les Amériques prend une certaine importance. C'est le Brésil qui, alors, jouit de la faveur des émigrants, car les États-Unis connaissent depuis 1819 une récession grave dont les effets, chômage et hostilité à l'égard de la main-d'œuvre bon marché venue de l'étranger, découragent la plupart des émigrants. A l'exemple des Suisses qui ont lancé le mouvement dès 1819, des Allemands ont commencé à s'établir en Amérique du Sud en 1824-1825⁽¹⁾, et, en 1826, de nombreux Luxembourgeois, ont quitté le Duché pour la même destination⁽²⁾. De proche en proche, la « manie » a gagné la Lorraine, à tel point qu'en 1828 le préfet de la Moselle adresse une mise en garde à la population, car il a eu le regret de constater que « depuis quelque temps, des habitants de plusieurs parties de ce département, et notamment de la partie allemande, se décident à quitter leurs foyers avec leurs femmes et leurs enfants pour aller se fixer soit au Brésil, soit aux États-Unis d'Amérique »⁽³⁾. Cet avis n'empêche pas le maire de Brettnach⁽⁴⁾ d'écrire, peu de temps après, à son collègue du Havre pour obtenir les renseignements que sollicitent plusieurs de ses administrés. Sans travail, ceux-ci ont en effet résolu d'aller tenter la fortune au Brésil⁽⁵⁾.

Les avertissements de l'administration se répéteront ensuite plus fréquemment⁽⁶⁾, apparemment sans beaucoup de succès. Dans certaines régions, les scènes entrevues au début de la funeste année 1817⁽⁷⁾ se renouvellent au moment de la crise qui suit la révolution de 1830 : des familles entières vendent leurs biens, abandonnent leurs villages et prennent la route du Havre. Les États-Unis remplacent alors le Brésil, et c'est désormais dans ce pays que s'installera la majorité des migrants.

Si, comme le notait le préfet de la Moselle, la fièvre d'émigration saisit surtout les habitants de la Lorraine allemande, ses symptômes sont visibles également en deçà de la frontière linguistique, chez les francophones. C'est ce que je me propose de montrer en étudiant brièvement le cas des cantons de Vic et de Château-Salins.

1) Josef MERGEN, *Die Auswanderung aus den ehemals preußischen Teilen des Saarlandes im 19. Jahrhundert*, Saarbrücken, 1973, pp. 180-181.

2) « Des milliers de personnes », selon l'Administrateur de la Justice; lettre du 29.3.1856; Arch. de l'État, Luxembourg, H. 795.

3) Circ. du 30.4.1828; *Rec. Admin.*, pp. 177-178.

4) Près de Bouzonville, non loin de la frontière prussienne.

5) Lettre du 9.6.1828; Arch. mun. du Havre, I 1/4.

6) Circ. préf. Meurthe : 31.1 et 24.2.1829; 25.6.1833; préf. Moselle : 2.5.1832.

7) Camille MAIRE, « Les débuts de l'émigration lorraine au XIX^e siècle. 1817 : la Pologne russe », *Cahiers Lorrains*, 4/1984, pp. 305-313.

La situation du pays

Les années qui encadrent la Révolution de Juillet constituent pour la Lorraine, comme pour d'autres régions, une période où les problèmes de toute sorte s'accumulent et s'enchaînent. A une année médiocre, 1828, succède une autre franchement mauvaise. Les conditions favorables dont se félicitait le sous-préfet de Château-Salins en 1822⁽⁸⁾ ne sont alors plus qu'un souvenir. Le prix de l'hectolitre de froment passe, à Vic, de 14,79 F à 21,38 F de janvier à décembre 1827. Au moment de la soudure de 1829, il se vend 22,77 F, puis 24,25 F en juillet 1831. Moins d'un an plus tard, en juin 1832, son prix atteint 29,50 F. Le sous-préfet évoque alors « les embarras qu'entraîne toujours à sa suite une violente secousse politique, (...) les maux qui résultent pour notre pays (...) de la stagnation du commerce (...) et les souffrances que la classe ouvrière éprouve soit par l'effet de la chéreté (*sic*) des subsistances, soit par le défaut de travail »⁽⁹⁾.

Il y a, en effet, quantité de chômeurs. Dans une région où les établissements industriels sont rares, la Compagnie des Salines de l'Est, voulant concentrer sa production à Dieuze, décide la fermeture de son établissement de Moyenvic. Malgré les protestations du Conseil d'arrondissement, c'est chose faite en 1831. Quelque temps auparavant, c'est celui de Château-Salins qui avait cessé son activité. « Les villes de Château-Salins et de Moyenvic ne se relèveront jamais du coup terrible que leur a porté l'abandon de leurs salines », affirment les conseillers de l'arrondissement, estimant qu'à Moyenvic « plus de cinquante pères de famille se voyent ainsi enlever le pain de leurs enfans »⁽¹⁰⁾. Quatre ans plus tard encore, les mêmes demandent que l'état occupe les bâtiments de la saline de Moyenvic pour en faire « le siège de quelque établissement utile » ou, à la rigueur, qu'il les vende pour « fournir à l'industrie privée l'occasion de soulager les misères »⁽¹¹⁾.

D'un autre côté, les paysans exercent leur activité sur des terres « d'une culture difficile », avec des moyens jugés archaïques par le sous-préfet qui préconise des méthodes nouvelles pour remplacer une routine apparemment indéracinable.

Dans ces conditions, le nombre des indigents et des vagabonds se multiplie, ranimant les soucis de l'administration, toujours à la recherche de remèdes « propres à guérir la plaie de la mendicité »⁽¹²⁾. Le préfet de la Moselle avait pris des mesures drastiques en novembre 1829⁽¹³⁾, imité,

8) Il parle de l'aisance des habitants, de la sécurité des familles et du bas prix des denrées. Rapp. au Conseil de l'Arrt., 1822; Arch. dép. Moselle, 10 N 1.

9) *Id.*, 10 N 2.

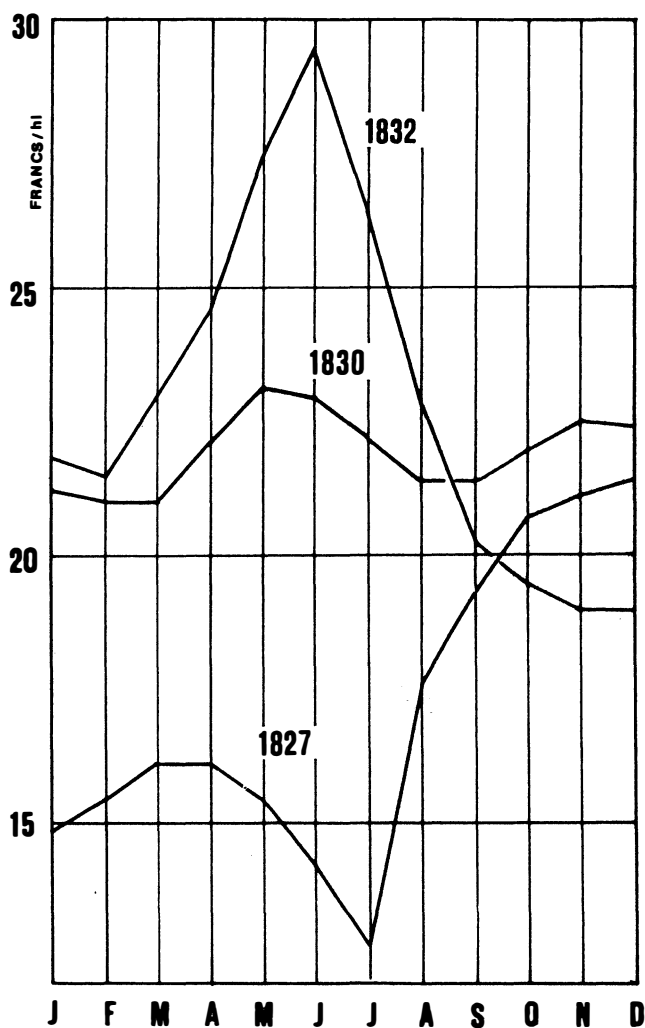
10) *Ibid.*, 5.4.1831.

11) *Ibid.*, 30.7.1831.

12) *Ibid.*, rapport 1835.

13) Arrêté du 20.11.1829 sur la répression de la mendicité.

FIG. 1
 PRIX DU FROMENT SUR LE MARCHÉ DE VIC. 1827, 1830, 1832
 (moyennes des quotations bimensuelles)



Source : Recueil Administratif

un an plus tard, par son voisin de la Meurthe¹⁴⁾. C'est que la charité officielle ou privée se trouve incapable de supporter tous les miséreux. Un auteur en recense près de 16 000 dans la Meurthe en 1829¹⁵⁾.

14) Circ. du 21.12.1830.

15) L.-F. HUERNE DE POMMEUSE, *Des colonies agricoles et de leurs avantages*, Paris, 1832; tableau. L'auteur y distingue 15 316 indigents et 612 mendiants (ensemble 5,1 % de la population totale). (Pour la Moselle, respectivement : 20 457, 818 et 5,2 %).

La situation de ces malheureux est d'autant plus critique que certains hivers sont particulièrement rudes. Celui de 1829-1830 par exemple est précoce, et le froid « rigoureux et soutenu ». Au cours de la première semaine de février 1830 on enregistre à Metz des minima de - 15 à - 20°C !

S'ajoute, en 1832, une grande peur provoquée par l'épidémie de choléra qui, bien qu'elle sévisse surtout dans les villes - elle tue 800 personnes à Metz -, n'en crée pas moins un sentiment d'insécurité propre à ébranler les caractères les mieux trempés.

L'émigration

Il ne faut donc pas s'étonner de voir l'émigration prendre des proportions assez considérables. Ainsi, de 1828 à 1832, 2000 personnes fuient-elles l'arrondissement de Sarrebourg. Dans les préfectures, on reçoit des demandes de passeports de régions aussi diverses et éloignées les unes des autres que le Blâmontois, l'arrondissement de Sarreguemines, la partie orientale de celui de Metz et, naturellement, du pays de Sarrebourg.

Dans le canton de Vic, qui nous intéresse plus particulièrement, c'est en 1831 que l'on constate les départs les plus fréquents; mais le mouvement s'y est amorcé l'année précédente. Sans doute, les chiffres bruts restent-ils assez modestes, mais à l'échelle de certaines communes ils ne sont pourtant pas négligeables.

Treize familles domiciliées dans les localités de l'est du canton, certaines limitrophes des arrondissements de Sarrebourg et de Lunéville, s'expatrient en 1831 (Bourdonnay : 6; Maizières : 5; Lagarde : 2); deux autres sont originaires de Moyenvic.

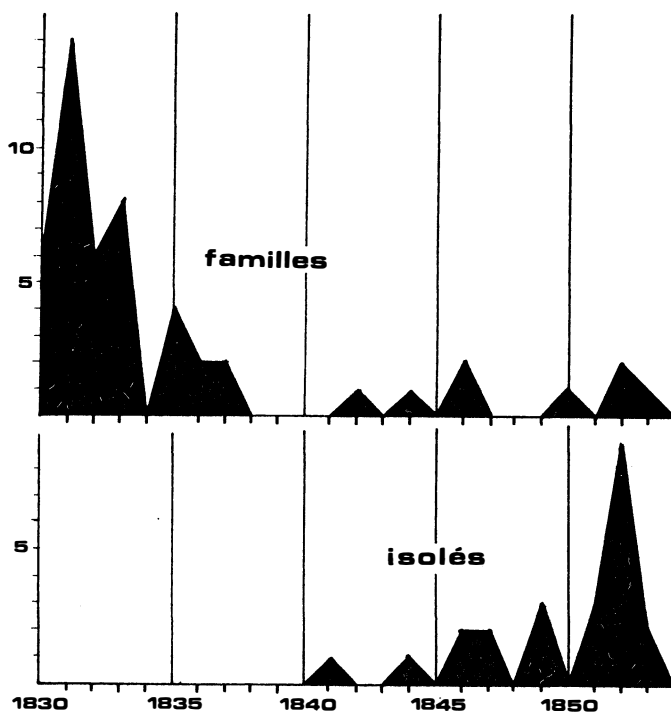
En 1830, un ménage de Bourdonnay et un autre de Bures avaient en quelque sorte montré le chemin. Quatre autres les suivront en 1832 et 1833 (Ommeray : 2; Bezange-la-Petite : 1; Lagarde : 1).

Dans le canton de Château-Salins, les dates de départ connues sont plus tardives. Entre 1832 et 1837, 12 familles émigrent, alors que l'époque où sont parties 15 autres est ignorée⁽¹⁶⁾. En estimant à 3 en moyenne le nombre des enfants par ménage, le total des partants dépasserait 150.

Encore ne s'agit-il là que de groupes familiaux. A leur suite, plus tard, des jeunes partent seuls au loin. Surtout dans les premières années du Second Empire; était-ce l'effet de l'attraction de l'or de la Californie ou la peur de la conscription ? Toujours est-il que les isolés se rencontrent plus fréquemment dans le canton de Château-Salins. C'est ainsi que le petit village de Riche en fournit au moins 6 à lui seul.

16) 5 autres familles s'expatrient entre 1846 et 1855.

FIG. 2
CHRONOLOGIE DE L'ÉMIGRATION DANS LES CANTONS DE
VIC ET DE CHATEAU-SALINS
(dans 73 cas connus)



Source : Listes de tirage (1830-1869); A.D. Meurthe-et-Moselle; sous-série 1R.

L'exemple de Bourdonnay

A la fin de la Restauration, Bourdonnay est un gros bourg dont la population dépasse le millier d'habitants (1821 : 1020; 1826 : 1047). Au cours de la décennie 1827-1836 l'accroissement naturel y est de 99⁽¹⁷⁾. Or, à la fin de cette période, on n'y compte plus que 631 âmes du fait d'un solde migratoire négatif de 515. Le village a donc perdu plus du tiers de sa population en dix ans (exactement 39,7 %) !

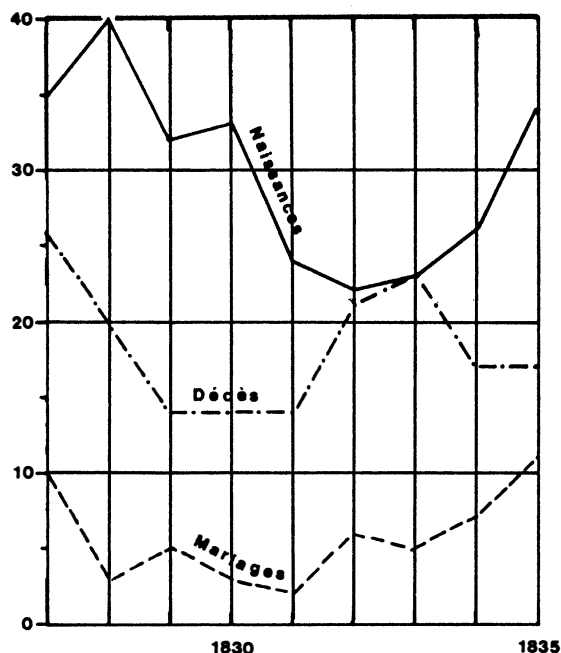
L'émigration en Amérique n'est évidemment pas la seule responsable de cette ponction, mais elle a joué son rôle, car les familles recensées dans le tableau page suivante ne représentent, selon toute vraisemblance, qu'une fraction des émigrants.

17) 295 naissances, 196 décès.

Père	Mère	Prof./Père	Enfants	Total
Nicolas BAR	Agathe POULNOIS	Cordonnier	5	7
Joseph BARBIER	Marie THIRION	Tailleur	6	8
Ch. Fr. BAUDINOT	M.A. CLEMENT	Tonnelier	4	6
J. Bapt. CLERGE	Fr. BLONDLAT	Cordier	1	3
J. Nic. DIEUDONNE	Ag. LECLERE	Tissier	2	4
J. Nic. SOURD	Vict. COLICE	Ag. Télégr.	8	10
Domin. VAUTRIN	Marg. CARABIN	Manouvrier	10	12

(18)

FIG. 3
MOUVEMENT DES NAISSANCES,
DÉCÈS ET MARIAGES
BOURDONNAY 1827-1835



Les parents et les enfants

Dans les ménages de Bourdonnay, Maizières, Moyenvic et Omme-ray, 19 au total, la moyenne d'âge des pères est de 36 ans, le plus jeune a 26 ans et le plus vieux exactement le double. Les émigrants se recrutent presque tous parmi les manœuvres et les artisans; sur 17 professions connues, 3 seulement n'appartiennent pas à ces catégories (un cultivateur, un vigneron et un agent du télégraphe).

18) Une famille KLEIN, dont la composition n'a pas été relevée, ne figure pas dans ce tableau (1831). Après 1840, Bourdonnay retrouvera une population de près de mille habitants.

Il y a 62 enfants dans les 19 familles en question, ce qui représente un peu plus de 3 par foyer (3,26). Leur âge a dû, normalement, peser dans la décision des parents, soucieux d'épargner aux plus jeunes les hasards d'un si long voyage. Or il se trouve que, dans la plupart des cas, les benjamins sont des nourrissons (11 ont moins de 2 ans); les autres ont entre 3 et 7 ans au moment de l'émigration. On peut donner deux explications au fait que des parents responsables n'aient pas hésité à se lancer sur des routes inconnues, encombrés de nombreux enfants, dont certains encore « à la mamelle ». Ou bien ces gens simples et incultes n'avaient aucune idée de la distance qui les séparait de leur lointaine destination, ni des délais nécessaires pour l'atteindre; ou alors, s'ils avaient quelque notion, même vague, de ce qu'impliquait l'émigration en Amérique, ces pères de famille n'étaient aucunement maîtres de leur décision et, poussés par les circonstances, se trouvaient incapables de choisir le moment de leur départ.

Prenons deux exemples précis. Les Vautrin, de Bourdonnay, s'en allaient à 12 ! Le père, 50 ans, la mère, 45, bénéficiaient heureusement de l'aide de leur aînée, Catherine, 23 ans. Venaient ensuite, dans l'ordre, deux garçons, Joseph et Jean, 16 et 14 ans, deux filles de 12 et 10 ans, Marie et Marguerite et quatre autres garçons de 9, 7, 5 et 3 ans. Enfin, une petite fille d'un an : Euphrasie Siméonine. La famille Baudinot, originaire de la même localité, était composée de parents, plus jeunes (29 et 27 ans) et de quatre enfants, trois garçons de 1 à 5 ans et une fille, Marie Anastasie, âgée tout au plus de quelques semaines⁽¹⁹⁾ !

A une époque où les chemins de fer n'existaient que dans l'esprit des visionnaires, les émigrants voyageaient dans des charrettes chargées de leurs maigres bagages; voitures personnelles ou louées à des rouliers qui trouvaient là un moyen d'arrondir leurs profits. Trois semaines plus tard on était rendu au Havre; si tout allait bien. On bivouaquait en bordure des villages, peu enclins à accueillir ces camps-volants toujours suspects. On logeait de la même manière sur les quais du Havre en attendant l'embarquement; il ne fallait surtout pas grever son maigre budget par des dépenses inconsidérées dans des auberges de la ville. On devait pouvoir déboursier 120 à 150 francs par adulte, nourriture non comprise, pour avoir le droit de prendre place dans l'entrepont d'un navire... et tenter d'y survivre pendant cinq ou six semaines au moins.

Que sont-ils devenus ?

Tous ne sont pas arrivés sains et saufs de l'autre côté de l'Océan, c'est certain. Les rigueurs de la traversée s'ajoutant aux aléas du voyage jusqu'au port d'embarquement éliminaient les plus faibles, d'abord les jeunes enfants.

19) Les Vautrin avaient eu 13 enfants dont 3 étaient morts avant leur départ. - Marie Anastasie Baudinot était peut-être beaucoup plus jeune; elle est née le 24 décembre 1831, année du départ de la famille !

Les Vautrin s'installèrent dans l'Illinois, non loin de Saint-Louis, sur la rive gauche du Mississipi, ce qui suppose qu'ils avaient voyagé sur un navire cotonnier jusqu'à la Nouvelle Orléans, puis remonté le fleuve à bord d'un *steamboat*.

Le père mourra à Cahokia⁽²⁰⁾, trois ans seulement après avoir quitté la France, le 30 avril 1834. Dans le même comté de Saint Clair on trouve trace du mariage de trois de ses enfants, Catherine, Joseph et Jean. Les deux premiers à l'église de la Sainte-Famille de Cahokia, en octobre 1834 et juin 1835; le troisième dans la paroisse Saint Philip de French Village en 1844.

Un voyage aussi long ne se faisait pas toujours d'une seule traite. Le manque d'argent pouvait entraîner des arrêts plus ou moins prolongés en cours de route. Ainsi la famille du cultivateur Jacques Oligier, également de Bourdonnay, obtient-elle un passeport pour l'Amérique deux ans après avoir quitté la Lorraine, à Rouen. Ils embarqueront au Havre pour la Nouvelle Orléans le 30 mars 1848⁽²¹⁾.

Parmi les jeunes du canton de Château-Salins partis sans leurs parents, signalons le cas des trois frères Gérardin, dont le père était instituteur à Riche. Ils émigrent entre 1843 et 1849, séparément. En Amérique, on retrouve l'aîné, Joseph Etienne Auguste, séminariste à Cleveland (Ohio), tandis que le second épouse une Irlandaise à New York le 31 juillet 1853. De Riche également on note les frères Jean Joseph Eugène et Jean Christophe Brod (ou Brode), partis en 1849. Le dernier retire son passeport pour New York à la préfecture de Seine-Inférieure le 2 juillet...

* *

*

L'émigration en Amérique n'est donc pas l'apanage des Lorrains de langue allemande, même si la propension à l'expatriation est sans conteste plus marquée chez les germanophones. Les cantons de Vic et de Château-Salins, certaines communes tout au moins et à des époques données, ont envoyé vers le Nouveau Monde un nombre d'émigrants qui est loin d'être insignifiant.

Il ne faudrait pas, toutefois, négliger les influences venues de l'est et du nord de la région (arrondissements de Sarrebourg et de Sarreguemines, département du Bas-Rhin). Il paraît certain que les migrations originaires de ces secteurs ont constitué des exemples, des modèles, imités plus à l'ouest. L'absence quasi totale d'expatriations dans le canton de Delme (quelques cas isolés à Villers-aux-Oies et Lesse) tend, en tout cas, à accréditer cette hypothèse.

Camille MAIRE

20) En face de Saint-Louis (Missouri), sur la rive gauche du Mississipi, dans l'Illinois.

21) Arch. Nationales F12 12218.